

# Que reste-t-il de Lénine ?

Boris Souvarine

Source : Première parution dans « Le Figaro littéraire », 21 janvier 1939. Reproduit dans : Boris Souvarine, *À Contre-courant. Écrits 1925-1939. Paris : Denoël, 1985, pp. 345-352.*

Le 21 janvier 1924, à Moscou, la milice donna l'ordre à tous les concierges, gardiens et portiers d'arborer sur leurs maisons les drapeaux rouges endeuillés de crêpe noir. C'est ainsi que les habitants apprirent que quelqu'un d'important était mort. Mais qui ? À cette question, la population restait indifférente. On avait trop souffert pendant la guerre civile, la misère et la dictature étaient encore trop pesantes pour laisser le loisir de s'intéresser à de telles choses. Le lendemain parut un communiqué gouvernemental : « Hier, 21 janvier, à 6 h 50 du soir, à Gorki, près Moscou, est mort subitement Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine). Rien ne laissait prévoir la proximité d'une issue mortelle.. » La révolution russe entraînait insensiblement dans une nouvelle phase.

Un [bulletin d'autopsie](#) signé de onze médecins et professeurs concluait à une hémorragie cérébrale causée par la sclérose des artères. L'analyse anatomico-pathologique décrit un état sclérotique si avancé qu'on a peine à comprendre comment le malade pouvait encore vivre, et même penser. Le commissaire du peuple à la Santé publique terminait [un article](#) en ces termes : « Ainsi, l'autopsie du corps de Vladimir Ilitch constate une abnützungssclérose comme cause principale de la maladie et de la mort. Elle a montré qu'un travail intellectuel surhumain, de constantes émotions et une inquiétude continue ont conduit notre chef à une mort prématurée. » Sous la présidence de Dzerjinski, une commission d'organisation se mit à l'œuvre pour ordonner le cérémonial des funérailles.

Les préparatifs durèrent six jours. Sur la place Rouge, devant le Kremlin, on érigea en hâte un mausolée provisoire. Le corps embaumé fut [exposé à la maison des Syndicats](#) (ancien cercle de la Noblesse), où la foule put défiler en procession dûment organisée. Les plus proches compagnons du défunt n'avaient pas perdu de temps pour entreprendre l'exploitation politique du cadavre. Une heure après le décès, écrivit [Zinoviev](#) dans un article intitulé : *Six jours que n'oubliera pas la Russie*, « nous allons chez Ilitch mort : [Boukharine](#), [Tovski](#), [Kalinine](#), [Staline](#), [Kamenev](#) et moi. [Rykov](#) est couché, malade ». Autour du corps figé de leur maître, les disciples montaient déjà une garde jalouse, veillant à ne point laisser accaparer par l'un ou plusieurs d'entre eux sa mémoire, capital historique inestimable.

Le dimanche 27 janvier, jour des obsèques, le premier piquet d'honneur prit place auprès du cercueil : il était formé par Zinoviev, Staline, Kalinine et Kamenev. De dix en dix minutes, les relèves se succédèrent ; d'abord Boukharine, Rykov, [Molotov](#) et Tovski ; puis [Dzerjinski](#), [Tchitchérine](#), [Pétrovski](#) et [Sokolnikov](#) ; puis [Kouïbychev](#), [Ordjonikidzé](#), [Piatakov](#) et [Enoukidzé](#), etc. Par un très grand froid moscovite mémorable, l'interminable cortège funèbre de Lénine se mit en marche. À 4 heures précises, sur l'immense territoire de toutes les Russies, le travail s'arrêta partout, et pendant trois minutes les fabriques, les usines, les ateliers de chemins de fer, les locomotives, les navires au port [firent entendre leurs sifflets ou leurs sirènes](#), des saluts d'artillerie et des feux de salve retentirent dans toutes les garnisons, ainsi que les batteries de la marine et des côtes. Au même instant, sur le mausolée, Staline, Zinoviev, Kamenev, Molotov, Boukharine, [Roudzoutak](#), Tovski et Dzerjinski soulevaient le cercueil pour le descendre dans la crypte...

« Lénine est mort, le léninisme est vivant ! » proclamèrent d'une seule voix les léninistes attirés, en une formule consolatrice. Quinze ans ont passé. À deux ou trois exceptions près, tous ces hommes qui

se pressaient alors autour de ce tombeau ont péri, d'une mort mystérieuse, infamante ou tragique, de par la volonté du successeur de Lénine ou plutôt de celui qui a su en capter l'héritage. Quinze ans ont passé. Que reste-t-il de Lénine, que reste-t-il du léninisme ?

Entré dans le mouvement révolutionnaire en 1888, à l'âge de dix-huit ans, le futur Lénine ne prétendait, et depuis n'a jamais prétendu, rien innover en matière doctrinale. Jusqu'à sa mort, il met une sorte de point d'honneur à n'être exclusivement qu'un disciple fidèle de Karl Marx.

Mais en 1902, son premier écrit signé Lénine fait entendre une note insolite pour les marxistes de son temps. Sous le titre : *Que faire ?* c'est un véritable manuel technique de guerre civile qui apparente l'auteur à [Blanqui](#) et aux pionniers du « populisme » russe, terroriste et conspirateur. Au service d'une doctrine immuable, mais de plus en plus rigide et dogmatique, Lénine préconise la formation de révolutionnaires professionnels, une organisation militaire disciplinée, manœuvrière, ayant ses chefs, ses cadres, ses spécialistes.

Dès 1903, au congrès social-démocrate russe tenu à Londres, où se dessinent deux tendances encore imprécises quant aux idées mais distinctes par le tempérament, les « durs » et les « mous », il prend la tête des « durs », les futurs bolcheviks, révélant à trente-trois ans sa vocation irrésistible de leader, et ne recule pas devant les perspectives d'une rupture. Il affirme la nécessité de grouper un « *cercle clandestin de dirigeants* » pour mettre en mouvement « *la plus grande masse possible* ». On le taxe déjà de dictature, on l'accuse de vouloir instaurer dans le parti un véritable état de siège. On le traite de [Robespierre](#). Il n'en a cure, et trouve même la comparaison plutôt flatteuse.

Après la révolution avortée de 1905, où il s'est tenu dans l'ombre, Lénine s'attend à une nouvelle explosion, cette fois décisive. Il se trompe. Ayant préconisé le boycottage des élections à la Douma, il reconnaît son erreur, adopte une tactique inverse, combat ses propres partisans qui s'obstinent dans l'intransigeance, se résigne à reconstituer l'unité du parti. Il avait condamné l'action terroriste des socialistes révolutionnaires : il l'admet à présent pour son compte, il justifie les expropriations à main armée, les attentats, les représailles, quitte à désavouer ensuite « *le combattisme dégénéré en aventurisme* ». Ses adversaires socialistes le rappellent à la morale, dont il donne des définitions élastiques et contradictoires. Trotski dénonce son « *esprit sectaire* », son « *fétichisme idéologique* », Martov condamne les bolcheviks comme un nouvel « ordre de jésuites ». En 1914, la grande guerre balaie les vieilles querelles et pose de nouveaux problèmes.

Lénine refuse d'abord de croire à la « *trahison* » de la social-démocratie allemande. A-t-il pu à tel point se tromper ? Force lui est de se rendre à l'évidence. Il attaque alors avec fureur la section mère et les sections sœurs de la IIe Internationale et préconise d'en fonder une troisième. Il théorise le « *défaitisme révolutionnaire* », mais à l'usage de tous les pays en guerre, ce qui ne va pas sans antinomie, car défaite des uns implique victoire des autres. Au début de 1917, il doute décidément de voir jamais la révolution tant espérée, mais en février-mars de la même année s'écroule enfin le tsarisme. Contrairement à son attente, la révolution a précédé la défaite.

Pris au dépourvu, il commence par réitérer son vieux programme démocratique bien modeste. Mais bientôt il change d'avis et met en avant des revendications socialistes : car les événements de Russie lui font prévoir une révolution socialiste dans l'Europe entière. En avril, il réclame « *tout le pouvoir aux soviets* » pour réaliser la nationalisation du sol, le droit des nationalités au séparatisme, la fusion des banques, le contrôle ouvrier des entreprises, la suppression de la police, de l'armée permanente et du fonctionnarisme. Ses contradicteurs marxistes le traitent d'anarchiste, de nouveau [Bakounine](#). En juillet, il rétracte son mot d'ordre du pouvoir aux soviets et propose la dictature du prolétariat exercée par son parti, ce qu'il motive par l'imminence de la révolution européenne générale. Il souscrit donc à la thèse de Trotski, tournée par lui naguère en ridicule. Ensuite, il change encore une fois d'avis, reprend la formule des soviets « *type supérieur de démocratie* » et assure qu'un pouvoir soviétiste garantirait le développement pacifique de la révolution, la concurrence pacifique des partis dans la république. En même temps, il insiste pour une convocation plus rapide de la Constituante...

Dès que les bolcheviks ont la majorité aux soviets de Petrograd et de Moscou, Lénine estime qu'ils peuvent et doivent prendre le pouvoir. Aux premiers symptômes de troubles en Allemagne, il ne doute pas de la proximité d'une « *révolution prolétarienne mondiale* ». En septembre, il exige de passer à l'action. En octobre, il s'impatiente des lenteurs, il s'irrite des hésitations, il trépigne : « *Attendre est un crime*. » Il croit que « *Kerenski et Cie* » vont livrer Petrograd aux Allemands. Il se trompe. Il craint une paix séparée entre l'Angleterre et les empires centraux. Il se trompe. Il voit venir la révolution socialiste internationale. Il se trompe. Mais avec une argumentation de trois erreurs, il impose, le 23 octobre, la décision de faire à bref délai l'insurrection. Il harcèle ses lieutenants, brusque le dénouement : « *Tout retard équivaut à la mort* », « *Tout tient à un cheveu* »... Le 7 novembre, sous la direction de Trotski, la révolution bolcheviste vainc sans péril et triomphe sans gloire : rien ni personne ne lui a fait obstacle.

Après quoi, les difficultés commencent. Le nouveau régime devait résoudre d'urgence plusieurs questions primordiales : question agraire, droit des nationalités, guerre et paix. Il avait à tenir bien des promesses démocratiques : suppression de la peine de mort, convocation de la Constituante, libertés publiques, contrôle ouvrier de la production, socialisation par étapes. Comment Lénine va-t-il exécuter son programme ?

Il avait changé d'avis plusieurs fois sur la question agraire. Lors de la première révolution, il préconisa la confiscation des grands domaines au profit des petits paysans. Plus tard, il se rallie à la nationalisation du sol, c'est-à-dire à l'expropriation générale. Enfin, maître du pouvoir, il décrète le transfert de la grande propriété foncière aux soviets locaux et aux comités agraires. Il établit ainsi, pour aller vite en besogne et neutraliser les paysans, une nouvelle propriété individuelle au lieu de frayer la voie au socialisme et se prépare pour l'avenir des difficultés insurmontables. Après avoir promis la terre aux paysans, il les dépouillera de leurs récoltes pour nourrir les villes. Tout cela finit au plus mal : famines, guerre civile dans les campagnes, militarisation de l'agriculture, exactions et tueries en permanence.

Il avait changé d'avis plusieurs fois aussi sur la question nationale. Successivement, il défend le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le centralisme démocratique contre le fédéralisme (« *pour les jacobins, contre les girondins* ») ; il est contre le séparatisme, mais pour le droit de séparation ; il admet le séparatisme à titre d'exception ou de transition vers la république une et indivisible ; il regarde la séparation comme un droit et la fédération comme un devoir ; il proclame que l'intérêt du socialisme est supérieur au droit de self-determination des peuples ; enfin, maître du pouvoir, il brise tous les séparatismes par la violence et impose à toutes les nationalités de l'ancienne Russie l'ordre soviétique par l'Armée rouge. Dans la suite, il favorise la culture des nationalismes régionaux et suscite des forces centrifuges qu'il faut réprimer sans cesse à grands frais de victimes et avec lesquelles ses successeurs auront encore à compter un jour. Il avait pris l'engagement soit d'obtenir une « *paix démocratique* », soit de mener contre l'Allemagne une « *guerre révolutionnaire* » ; il a dû subir à Brest-Litovsk une paix qualifiée par lui de « *honteuse* ». Il s'était prononcé contre toute paix séparée ; il fut contraint d'en signer une. Il avait tablé sur le secours de la révolution socialiste européenne, voire même « *mondiale* » ; il en vint à répondre aux naïfs qui persistaient dans leurs illusions : «... *Un révolutionnaire sérieux peut-il croire à des contes ?* »

Il avait protesté contre le rétablissement de la peine de mort dans l'armée ; il en a étendu l'application à la population civile. Il exigeait à cor et à cri la Constituante sans retard ; c'est lui qui l'a dissoute. Il n'admettait pas le transfert de la capitale de Petrograd à Moscou ; il en fut le réalisateur. Il prévoyait la concurrence pacifique des partis ; il instaura un monopole. Le contrôle ouvrier de la production ? Une faillite complète. Les armées du travail ? Un échec désastreux. Au lieu de la fusion des banques, l'étatisation et la confiscation totale des avoirs. Au lieu de la socialisation par étapes, la socialisation en brûlant les étapes.

Il avait promis une « *liberté complète de la presse* » ; il a supprimé la presse et la liberté. Toutes les acquisitions démocratiques disparurent l'une après l'autre, même la liberté de conscience : aux

persécutions politiques s'ajoutèrent les persécutions religieuses. Il avait admis en principe la terreur comme expédient de guerre civile passager, provisoire, pour affermir la prétendue « *dictature démocratique* » ; il en perpétua l'usage et fit de nécessité vertu, d'un régime d'exception le régime permanent. En fait de dictature du prolétariat, il y eut en réalité celle du parti, puis, selon sa propre expression, celle d'une nouvelle « *oligarchie* ». Le parti, pendant la guerre civile, se transforma en institution de type militaire et organisa l'État à son image. Les soviets et les syndicats servirent d'instruments au pouvoir.

L'état de siège devint l'état normal de la société dite soviétique et une police omniprésente s'y installa, proliféra et pullula jusqu'à dominer toutes les modalités de la vie sociale. Lénine avait dit et répété, après tous ses maîtres en doctrine, qu'il est impossible d'instaurer le socialisme dans un seul pays, surtout arriéré comme la Russie. Mais il agit ensuite comme s'il pensait tout le contraire. Acculé dans une impasse, il réussit de justesse la volte-face qu'il appelle N.E.P. (nouvelle politique économique) et il baptise communisme de guerre son aberration antérieure. Il comprend toutefois que son prétendu socialisme n'est en vérité que capitalisme d'État. Soit mauvais pli de contradiction entre la théorie et la pratique, soit sclérose des artères qui paralyse ses facultés cérébrales, il n'a plus la clairvoyance ou le courage opportun de tirer les déductions politiques de ses considérations économiques. Sur les ruines des anciennes classes dirigeantes, une nouvelle couche sociale se forme, la bureaucratie profiteuse, âpre et avide. Bureaucratie politique, technicienne, policière et militaire, qui s'installe dans un nouveau mode d'exploitation de l'homme par l'homme. Quand Lénine perçoit le mal, il est trop tard : l'artériosclérose le gagne de vitesse. À sa mort, toutes les conditions sont réunies en germe pour la future édification d'une sorte d'État fasciste totalitaire.

À la vérité, Lénine a été par-dessus tout un grand capitaine de guerre civile, organisateur, entraîneur, tacticien et stratège. Au moment décisif, il a vu le pouvoir en déshérence, il a su et il a pu le prendre (car on l'a laissé faire). Avant, il avait eu le mérite de s'y préparer ; après, il aura le talent de durer. Mais pour prix du pouvoir, il a dû renier ses principes, abandonner son programme, compromettre à jamais son œuvre. Homme d'État d'une incontestable envergure, il s'est montré capable de temporiser, de manœuvrer, de s'adapter, de réprimer, de concéder, de prendre à temps l'offensive, de battre opportunément en retraite. Il a aussi dominé le chaos, qu'il n'avait d'ailleurs pas peu contribué à créer ; il a rétabli un ordre, une hiérarchie, une discipline sociale, une vie économique. Mais il n'a pas fondé un ordre normal, ni stable, d'institutions rationnelles et durables – que l'on prenne comme critères ses propres idées ou les résultats de son expérience.

Quinze ans après sa mort, il ne subsiste déjà plus grand-chose de ses abstractions théoriques ni de ses constructions pratiques, et sa mémoire est ternie par les épigones. De l'homme, il reste le souvenir et l'exemple des convictions sincères, du désintéressement absolu, de la volonté inflexible tendue vers un but exclusif : l'idéal socialiste. Il n'était évidemment pas le penseur original, encore moins le philosophe profond que voudraient voir en lui des ignorants trompés par des cyniques. Ses prétentions « scientifiques » font sourire, mais ses intentions transcendantes ne sont jamais méprisables. Il impose encore le respect par l'ampleur de sa culture, la probité de ses recherches, l'intensité de son labeur. Quant à son intelligence naturelle, tout à la fois vive et simpliste, elle pouvait séduire par la finesse paysanne ou rebuter par les vues trop schématiques. « *Lénine est un imbécile de génie* », dit un jour [Radek](#) à l'auteur de ces lignes, allusion à cet esprit simplificateur. La même idée s'exprime dans un aphorisme de moujik appliqué à Lénine par son contradicteur socialiste [Victor Tchernov](#) : « *Pour être intelligent, il l'est, certes, mais son intelligence est stupide.* » Bien entendu, il faut comprendre ici ce que parler veut dire. On ne découvre en lui rien d'affecté, de mesquin, de vulgaire. Sa valeur humaine se révélerait, ne fût-ce qu'à la façon dont il reconnaissait publiquement ses erreurs. Il n'a pu cependant avouer la principale, car c'eût été se désavouer soi-même en reniant le bolchevisme.

De l'œuvre, il ne reste rien de valable, à considérer ce que les héritiers ont fait de son héritage et si l'on confronte la théorie et la pratique, les paroles prometteuses et les actes désenchantés. Où est l'État sans police, sans armée, sans fonctionnarisme ? Où sont les syndicats et les soviets ? Le parti lui-même a disparu sans honneur et l'Internationale communiste n'a pas survécu à son fondateur. Que

sont devenus les libertés, la démocratie – et le droit des peuples, les droits de l’homme ? Les milliers de décrets que Lénine a signés, autant en emporte le vent. Les millions de volumes que Lénine n’aurait pas publiés, nul ne les prend au sérieux. Lénine est mort et embaumé, le léninisme est mort et enterré, les léninistes sont morts entr’assassinés et déshonorés. Un nouveau tsarisme s’installe à demeure, infiniment pire que l’ancien, lequel n’était pas totalitaire.

Si Lénine, de son mausolée asiatique, pouvait contempler ce tableau qu’il n’a pas prévu, à coup sûr il ne serait pas fier.